

Hippolyte Coste le « Curé des Fleurs » 1858-1924

Article du Pr L. Roucoules paru dans le n°95 de la Revue du Rouergue. Juillet - Septembre 1970, pages 249 à 269.

Mise en ligne avec l'aimable autorisation de la Revue du Rouergue

L'histoire d'une vie, quand il s'agit de celle d'un homme réputé, fait naître à la fois, dans l'esprit de celui qui en suit le cours, la plus tonique mais aussi la plus décevante des philosophies.

La plus tonique car elle confirme la grandeur de l'Homme, lequel, connaissant ses faiblesses et ses limites ose attaquer les mystérieux secrets de la Nature dans un Monde qui le dépasse ou qui l'étreint, et parvient à les découvrir.

La plus décevante car elle éclaire d'un jour cru et cruel la vanité de toute condition humaine, à quelque niveau qu'elle soit parvenue.

Mais quand il s'agit de la vie d'un prêtre respectable, mêlant harmonieusement dans sa vie sociale sa dignité d'homme à sa qualification scientifique, notre pensée se teinte de sérénité.

Certains êtres ne meurent pas... Leur souvenir demeure dans l'esprit et le cœur des hommes. Hippolyte Coste est bien l'un de ces êtres exceptionnels.

A l'ombre du mail d'une petite église romane du Rouergue méridional, dominant le ruisseau d'Aiguebelle, qui descend en cascades d'une falaise du Larzac, se dresse sur un obélisque de pierre blanche, le buste en bronze du chanoine Coste.

Très rares sont aujourd'hui les habitants de Saint-Paul-des-Fonts qui ont connu « de son vivant » ce pasteur de leur paroisse.

Rares sont ceux qui ont assisté en 1923 et en 1927 aux cérémonies concélébrées en son honneur.

Plus rares encore, ceux qui ont su apprécier ses mérites scientifiques à leur grande valeur.

Pourtant, chaque année, à la belle saison, du Danemark ou d'Allemagne, de Hollande ou d'Angleterre, de Suisse, d'Espagne ou d'Italie, quelque touriste ému vient s'incliner sur sa tombe.

Hippolyte Coste dort tout près de son buste, à l'entrée du petit cimetière paroissial, à l'ombre d'un long et noir cyprès.

Une étoile sculptée entoure la croix qui domine la pierre tombale.

C'est la seule indication qui permette de savoir que le chanoine repose en ce lieu, le temps ayant effacé toute inscription.

*

* *

Il aurait aimé qu'il en soit ainsi. Il n'avait d'autre vanité que celle de l'amitié qu'on lui portait. Notre biographie ne veut être qu'un témoignage, celui d'un enfant et d'un adolescent, qui pour l'avoir connu et aimé, a gardé toute sa vie le souvenir ému de son exemple.

L'enfance

Le jeune Hippolyte est né dans la commune de Balaguier, petit village du canton de Saint Sernin, aux limites de l'Aveyron et du Tarn. C'est dans une ferme isolée, perdue, à deux kilomètres du chef-lieu qu'il vit le jour, le 20 décembre 1858. Les parents Joseph Jacques Coste et Sophie Cadas exploitaient le « Mas Estioussès ».

Cent douze ans ont passé depuis que le jeune fermier déclara à la mairie, en cette froide journée de décembre, la naissance de son premier fils, mais le village n'a guère changé. Il se partage encore de part et d'autre de la vallée du Rance dont la rivière murmurante et limpide se charge parfois des limons rouges du Camarés et du Belmontois après quelque orage estival.

Le mas est resté ce qu'il était. On le découvre de l'étroit chemin qui y conduit, dans la dernière boucle de ses sinuosités. Il apparaît sur le flanc d'une hauteur, encadré de châtaigniers. On distingue à la vue, au dessous et à gauche de la haute grange et de l'étable, la maison claire sans étage, et la terrasse fleurie qui jouxtent le potager et le verger. Quelques vaches au pelage jaune animent sous le ciel bleu ce tableau pastoral.

Le mas est toujours habité. La nièce du chanoine, la fille de son frère cadet, Joseph, et son mari Henri Crayssac sont restés fidèles à la tradition rouergate.

C'est leur hospitalité qui nous a permis l'été dernier de revivre avec eux quelques souvenirs de la vie du botaniste et de celle de sa famille.

Rien n'a changé du décor intérieur. De grosses branches se consomment chaque jour, du matin au soir, dans l'âtre noirci. Sur le rebord de bois de la hotte scintillent de simples chandeliers et des lampes à pétrole à la panse dorée. Sur le plan incliné se dessine le vieux fusil à pierre. Les bancs restent stables autour de la lourde table qui ne bronche pas. La même petite lucarne tournée vers le levant éclaire d'un jour parcimonieux l'évier de grès et la jarre d'eau fraîche. La marmite de cuivre suspendue à la crémaillère par son anse de jais reçoit les mêmes caresses des flammes vives et disparaît parfois dans une gerbe d'étincelles... tout comme autrefois.

Nous avons imaginé sans peine les jeunes années du petit Hippolyte, le berceau aux patins de bois incurvés, les premiers pas, les premiers mots... en patois bien sûr, les veillées au coin de l'âtre, les grillades de châtaignes... Nous avons imaginé de même les sorties dans la cour, le jardin, le verger, les prés, les bois et les guérets et la découverte, jour après jour, saison après saison des animaux et des plantes, des plantes surtout, si variées en ces lieux dans leurs formes, leurs couleurs et leurs mille nuances... Nous avons appris que le jeune garçon aimait accompagner sa mère quand elle allait aux champs et qu'il cueillait des bouquets pour les lui offrir. Il affectionnait particulièrement les coquelicots aux fleurs vives et éclatantes, mais il s'appliquait aussi à ouvrir de ses ongles, par curiosité, leurs boutons aux pétales de pastel clair...

D'autres enfants naquirent, enrichissant le foyer de Joseph Coste et de Sophie Cadas. Deux garçons d'abord, Joseph et Sylvain. Le petit Hippolyte atteignit ses six ans. On l'inscrivit à l'école du village, et chaque jour, matin et soir, il accomplissait, à travers bois, le chemin reliant le mas à Balaguier.

Nous avons pu voir son maître, Monsieur Sandral, en 1923 lors de la remise de la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur au chanoine Coste. Mince, droit malgré ses 80 ans, vêtu d'une redingote, d'aspect sévère, le geste mesuré, il cachait mal son émotion de retrouver, à cinquante ans de distance, le petit écolier dont il avait remarqué la vive intelligence. C'était lui qui était en quelque sorte responsable de sa carrière ayant conseillé à son père de lui faire continuer ses études.

L'adolescence

Cent après le jeune écolier nous avons volontairement suivi le chemin qui l'avait conduit de Balaguier au petit séminaire de Belmont. Nous n'avons pas utilisé la vieille jardinière attelée d'un cheval de ferme ni même fait suivre la petite malle oblongue cerclée de baguettes de bois, au couvercle bombé qui contenait son modeste trousseau. Mais nous avons pu imaginer le jeune Hippolyte s'émerveillant de son premier voyage hors de Balaguier et du Mas d'Estioussès...

Saint-Sernin, bourg important alors de près de deux mille âmes, avec son long ruban de hautes et vieilles demeures dominant l'étroite et riante vallée, avec ses anciens hôtels d'époque moyenâgeuse ou Renaissance, et ses auberges réputées...

Pousthomy, Saint-Maurice et cette Abbaye d'Orient, au nom étrange, à l'architecture originale que l'on aperçoit en contrebas de la route qui conduit à Combret...

Combret, cet amas de toits, de tours, de clochers, de maisons de tous styles et de tous âges, enserré sur un piton rocheux allongé en forme d'amande, lui-même entouré d'une boucle du Rance...

Et puis la remontée sur la montagne, le plateau d'où l'on découvre à l'infini les terres rouges du Camarès, les hauteurs cévenoles ou les hauteurs du Ségala, les falaises du Larzac ou les monts du Combatjoux qui séparent le grand cirque de Saint Alban et du Tarn.

Je ne sais si le jeune Hippolyte fut surpris de son arrivée à Belmont, si son père arrêta l'attelage tout en haut de la côte d'où il apparaîtrait, blotti dans son nid verdoyant, avec la flèche du clocher de son église ogivale et gothique qui culmine à 75 mètres...

L'impression première est favorable. Le touriste pense qu'il doit faire bon vivre en cet éden au bord d'une rivière pittoresque et poissonneuse, à l'abri des vents du Midi comme de ceux du Nord... Et il ne se trompe pas. Mais la vie dans le Petit Séminaire de Belmont ne correspondait pas en 1870 à la vie des habitants du bourg... Devant cette lourde masse de pierres mal appareillées, sans élégance de formes ni de proportions, encadrant une cour sans arbres sur laquelle ne donnent que d'étroites fenêtres, on pense plutôt à une prison qu'à une agréable maison d'éducation... Le lourd et rustique portail de bois qui en défend l'entrée ajoute à cette austérité architecturale.

Nous savons, par le chanoine Hermet que la discipline y était sévère, le confort inconnu, même l'indispensable, l'alimentation réduite au strict nécessaire.

« We never repent of haring eaten too little », telle était la devise empruntée à Jefferson qui ornait un mur du réfectoire. « On ne se repent jamais d'avoir trop peu mangé ».

Les sorties étaient exceptionnelles en dehors des mois d'été où les jeunes étudiants obtenaient près de deux mois de vacances. Les promenades du jeudi après-midi étaient brèves, et celles du mardi, à la belle saison, fort rares.

Le jeune Hippolyte eut quelque peine à s'habituer à sa nouvelle vie. Finies les promenades quotidiennes entre Balaguier et le Mas, les détours dans les sentiers, les courses dans les pentes, les arrêts devant les fleurs, les larges horizons entrevus, et l'accueil maternel, et les jeux avec ses jeunes frères... et l'amicale sympathie de son jeune maître... Cours, études, offices en des salles sombres sans ouvertures sur l'extérieur se partageaient le temps. Les récréations étaient courtes, et ses camarades n'appréciaient guère son aspect de « paysan mal dégrossi ».

Cela ne dura pas. L'enfant timide, timoré ne l'était qu'en apparence. Il assimilait facilement les cours de ses professeurs mais aussi la psychologie du lieu et quelques mois plus tard on ne reconnaissait le jeune garçon tant il était jovial et plein d'humour. Il appréciait l'abbé Vayssier, que l'on surnommait Bossuet, tant ses exposés étaient méthodiques, didactiques, sans fioritures ni éclat, mais d'une éloquence solide, raisonnable, logique et efficace. La douce piété de l'humble abbé Matet ne lui déplaisait pas car il enseignait avec onction mais aussi avec charme la littérature ancienne et le latin. L'abbé Fournols pétri de connaissances littéraires classiques l'impressionnait par son savoir et son autorité. Il préférait néanmoins son professeur d'histoire... et surtout celui d'histoire naturelle, l'abbé Tiquet.

C'est ce dernier, féru de botanique, qui donna au jeune séminariste les rudiments de cette science et les techniques de conservation et de classification des plantes nécessaires à qui veut se constituer un herbier.

Doué d'une excellente mémoire, d'une intelligence aussi vive que lucide, le jeune élève gravit rapidement les obstacles et se trouva rangé parmi ses meilleurs élèves. Mais son père avait besoin de lui à la ferme. Il aurait dû interrompre sa scolarité vers treize ans, si un événement heureux et malencontreux à la fois ne s'était produit. Le jeune fils de paysan fut atteint d'une affection osseuse localisée aux vertèbres dorsales. Séquelle d'un traumatisme, d'une chute ? Diathèse congénitale ou déséquilibre calcique acquis ? L'étiologie n'a pas été précisée. La conséquence par contre ne laissa aucun doute sur l'avenir du jeune garçon. La déformation du buste l'apparentait à un bossu. Le père Coste ne pouvant attendre de ce fils aîné délicat et difforme qu'il devienne son successeur à la ferme, consentit à ce qu'il retourne au séminaire... et continue ses études.

Il ne semble pas qu'Hippolyte Coste en ait été chagriné au point d'en être mélancolique ou simplement troublé. Il s'intéressait aux cours d'histoire et de botanique. Il aimait plaisanter. Il désarmait souvent ses professeurs d'esprit austère ou les surveillants et ses camarades sans pitié, par quelque mot d'esprit. C'est ainsi qu'il disait à l'un d'entre eux qui le raillait sur sa bosse, et qui jouait le rôle d'un vieux juif bossu dans une saynète de fin d'année :

« Brabé Louisou, ta bossou bal pas
la miounné, té cambiorio pas »

A Belmont on parlait indifféremment le patois et le français. On retrouve dans cette répartie toute la saveur du parler de chez nous que ne peut rendre sa traduction :

« Mon cher Louis, ta bosse ne vaut
pas la mienne, je n'en changerai pas »

Le jeune Coste ne se pliait pas facilement à la discipline du petit séminaire. Il n'était d'ailleurs pas le seul. C'est ainsi que, curieux de lire des ouvrages interdits, pourtant sans caractère révolutionnaire ou licencieux, il commanda avec quelques-uns de ses camarades quelques ouvrages à un libraire de Belmont... Hélas, la livraison n'eut pas de suite. Les ouvrages furent confisqués et les élèves très sévèrement punis. Le jeune garçon ne dut de rester au petit séminaire qu'à la défense de certains de ses professeurs, soucieux de conserver avec eux un élève déjà considéré comme brillant.

C'est ainsi qu'il put atteindre sans autre incident connu, l'année de rhétorique et accéder après son succès, en 1878, au Grand Séminaire de Rodez... Il avait vingt ans.

*

* *

Hippolyte Coste ne fut pas plus docile à Rodez qu'à Belmont. Certes, il ne contestait ni l'enseignement de ses maîtres, ni la nécessité de la règle, mais ses penchants intellectuels l'inclinaient davantage vers l'histoire que vers le droit canonique, et plus vers la botanique que vers la liturgie.

Il était coutumier d'escapades. Nous l'imaginons volontiers s'écartant des routes qui entourent Rodez vers quelque sentier, quelque bois, ou quelque pré pour enrichir son herbier, d'autant plus que nous avons cinquante ans après lui, en ces mêmes lieux, herborisé de même manière, mais de façon plus libérale, avec M. R. Cros, notre professeur de sciences.

Sa conduite générale fut telle qu'il fut renvoyé en pénitence au petit séminaire en qualité de surveillant. On espérait que cette responsabilité le disciplinerait. Il n'en fut rien.

Il continua à herboriser avec passion, entraînant ses élèves, bien vite ses complices, dans ces courses à travers la campagne. Il les émerveillait par sa science, les envoûtait par son esprit, les captivait par sa vivacité et sa familiarité sans vanité.

Revenu au grand séminaire après quelques mois de cette pseudo pénitence, il continua à herboriser avec tant de passion que les études classiques de théologie en souffrirent. Il ne fut ordonné prêtre qu'à vingt-six ans après que la cérémonie ait été plusieurs fois retardée. Son caractère indocile et libéral inquiétait ses supérieurs. En 1884 il n'était pas admis, au Grand Séminaire de Rodez, de tourner son activité hors de la religion, ni vers l'art ni vers la science, tant on craignait de libérer les esprits.

Hippolyte Coste fut ordonné prêtre le 20 décembre. Coïncidence? Prédestination? Volonté délibérée? Nous ne savons. Il n'empêche que le curé des fleurs aimait à faire remarquer ce fait, et qu'à la veille de sa mort, qui précéda de peu cette date (le 29 novembre) il en parlait encore comme d'un signe de sa destinée.

En 1885 sa carrière paraissait toute tracée. Il irait de hameau en village, de village en gros bourg ou en petite ville rouergate, accomplissant ses devoirs de pasteur des âmes... puis, au terme d'une vie bien remplie, se retirerait près des siens, bercé par le murmure du Rance, lui aussi vers sa fin, et puis dormirait à l'ombre des cyprès du petit cimetière de Balaguier...

Or il n'en fut rien.

La vie pastorale

La destinée d'Hippolyte Coste ne pouvait se limiter à cette vie pastorale, aussi prenante et louable qu'elle soit. Il n'avait ni ambition, ni vanité dans sa mission de prêtre. Il était surtout passionné de botanique.

Dès 1885 il manifeste sa volonté de séjourner à la campagne. A peine nommé professeur au collège Saint-Joseph de Villefranche de Rouergue, il demande d'être relevé de cette fonction. Le paysan qu'il était resté ne comprenait ni les rivalités sociales ni les rivalités politiques des habitants de la petite ville... Habitué aux larges horizons, ses yeux n'appréciaient ni les rues étroites, ni les remparts ni les maisons à plusieurs étages, fussent elles d'époque Renaissance, qui cachaient le ciel, les collines, les arbres... et les fleurs des champs. Il se sentait étranger dans un monde étriqué, sans ouverture sur la nature. Il partira à Pâques 1886. Il est nommé à Montclar le 30 mai. Plus proche du Mas d'Estioussès de ses parents, de ses trois frères et de sa jeune sœur qui a complété le foyer, il retrouve sa joie de vivre et la possibilité de continuer à herboriser à longueur de semaine.

Certes, le curé de la paroisse ne facilite guère son exercice scientifique. Tout au contraire, Monsieur Sarrus est un curé austère, rigoriste, traditionaliste en tout, qui ne comprend pas que son jeune abbé s'absente tous les jours sauf le dimanche et les jours de fête... Il ne comprend pas davantage que l'on puisse recevoir tant de courrier et en particulier « ces gros paquets de papier » contenant des plantes de pays lointains, couverts de timbres étrangers...

Il reproche à son jeune adjoint ces absences. Mais il se trouve bientôt désarmé par le succès que celui-ci obtient auprès des enfants, par le sérieux de ses prêches, par l'exactitude et l'assiduité qu'il manifeste aux offices obligatoires, par l'urbanité de son caractère, par sa constante joie de vivre... et bientôt il ne dira plus que du bien de son vicaire, même si quelque fois le classement des plantes de son herbier empiète sur le temps de lecture du bréviaire...

L'évêque de Rodez, Monseigneur Bourret, n'ignorait rien des prêtres de son domaine sacerdotal. Il suivait avec attention la conduite de ce jeune savant déjà fort apprécié de correspondants plus âgés et plus illustres. D'esprit moderne, il estimait que la science pouvait être pour la réputation de son clergé un facteur tout aussi puissant que le simple respect du dogme et la pratique rituelle du culte. Philosophe prospectif et positif il précédait l'évolution des esprits de quelque cinquante ans.

C'est ainsi qu'il proposa au jeune vicaire de continuer ses études scientifiques pour les officialiser. Il le fit inscrire à la faculté catholique de Toulouse en espérant qu'il pourrait y conquérir quelque titre universitaire, ce qui lui permettrait de se hausser dans la hiérarchie scientifique. Obéissant, mais sans enthousiasme, le jeune abbé quitta Montclar pour Toulouse en octobre 1891... La capitale languedocienne ne lui convint pas davantage que Villefranche-de-Rouergue. Ville rose ou ville grise n'avaient pas l'attrait des perspectives infinies dont ses yeux se repaissaient avec délices lors de ses excursions botaniques.

Ses camarades n'avaient ni mêmes origines ni même esprit. Ses maîtres ne le comprenaient pas davantage. A Toulouse, il n'était qu'un enfant perdu, rêvant de son Rouergue, regrettant chaque jour de ne pouvoir vagabonder dans les vallées, les plateaux et les bois.

Il n'attendit pas Noël pour revenir... Dès 1892 il rejoignit sur ordre Sainte-Eulalie-de-Cernon, pour assister le doyen M. Mazeran dont l'âge et la santé amoindrissaient l'activité pastorale. Certes, cette petite bourgade blottie au pied du Larzac, proche de la source du Cernon, ancienne commanderie des Templiers, encore riche de ce passé, ne ressemblait en rien à son pays de châtaigniers, de guérets et de fougères ... Mais la langue y était la même, l'air aussi pur, les traditions identiques... et surtout le Larzac à demi inconnu était tout proche...avec sa flore très particulière... L'accueil fut agréable. M. Mazeran avait un excellent caractère. Il était très compréhensif et fort tolérant.

Nous n'avons pu recueillir de renseignements directs sur le séjour assez bref d'Hippolyte Coste à Sainte-Eulalie-de-Cernon. Nous y avons pourtant mis bien de l'ardeur et de la constance, car ce village est le berceau de notre famille paternelle... Le nom de Roucoules est cité dans la liste des capitaines et commandeurs des Templiers en cette petite bourgade rouergate... Mais nous avons par contre parcouru un document de première importance. Une lettre du Doyen, datant de 1930, écrite à l'abbé Bousquet qui recherchait comme nous, bien avant nous, à faire revivre la mémoire de ce modeste chanoine devenu un grand savant.

Dans les extraits que nous en donnons, on trouvera le portrait écrit le plus exact que nous connaissions, le plus impartialement vrai en tous domaines : pastoral, scientifique et humain.

« J'ai conservé de M. Costes le meilleur souvenir. Il était aimable, toujours de bonne humeur, joyeux, content et très intéressant dans ses conversations. Ses instructions étaient d'un botaniste

habitué au classement des plantes, avec méthode et précision. Il divisait son discours, sous - divisait, démontrait avec clarté sans chercher la phrase à effet, simple, toujours correct ».

En somme, il instruisait.

Ses catéchismes avaient le même cachet, et en plus un peu de laisser-aller d'après son caractère jovial, ce qui n'empêchait pas la fermeté.

Les enfants l'aimaient beaucoup.

« L'amour de l'étude était, pour lui, une véritable passion. Avec lui, j'ai compris ce que valait un homme de travail intellectuel. Ce savant ne perdait pas une minute ».

« Vous savez comme moi comment il ordonnait sa vie si active. L'été, aux premières du jour, il partait, armé de sa boîte, de sa serpette, de sa vieille soutane, de ses souliers ferrés, de son chapeau roussi par le soleil ».

« Il s'arrêtait dans le premier village qu'il rencontrait sur sa route, allait droit au presbytère où il était toujours le bienvenu, disait sa messe, déjeunait et « en avant » dans la campagne, marchant à travers champs, coupant au plus court aux endroits où il savait trouver ses fleurs. Rien ne pouvait être un obstacle pour lui. Bois, forêts, ravins, rochers, tout était franchi. S'il n'avait pas la possibilité de rentrer le soir, il se rendait tranquillement chez le premier curé rencontré sur sa route, et il était toujours bien accueilli... Il était si connu ».

« Chargé comme une abeille, il revenait chez lui, dispos, content, gravissait quatre à quatre les degrés de sa chambre, déposait son butin, prenait son bréviaire, et après Dieu, s'occupait de ses fleurs, qu'il classait et mettait sous presse. Toujours tard, il pensait au sommeil, pour repartir le lendemain de grand matin. Le jour de la Pentecôte était un jour de double fête pour l'abbé. Il devait rejoindre tantôt ici et tantôt là ses collègues en botanique pour de belles et nombreuses excursions ? Vous l'auriez vu, après la quête ordonnée, quitter son surplis, déposer le plateau, le tout entre les mains du suisse, et « en vitesse » gravir la côte de la gare. Huit jours de labeur, surtout pour lui qui prenait son travail au sérieux. L'hiver, il écrivait et classait son herbier. Quel laborieux ! Et parfois, au coin du feu, il narrait ses exploits, ses découvertes, avec une verve entraînante... »

Telle était la vie de l'abbé Coste à Sainte-Eulalie-de-Cernon, du début de l'année 1892 au 6 mars 1894.

Il avait demandé à l'Evêché de quitter Saint-Eulalie pour Saint-Paul-des-Fonts. Nous n'en savons pas la raison. Dans ce petit village vivait alors M. le curé Hermann, malade et incapable de remplir son ministère. Il faut noter que cette demande fut faite avec bien de la délicatesse. Hippolyte Coste pria Monseigneur Bourret de ne présenter sa candidature que pour aider provisoirement le doyen, sans avoir de titre officiel. Ce pieux et délicat mensonge fut exaucé, ce qui ménagea la susceptibilité de celui qu'on appelait « le Prussien » ou « le Tambour », en raison de ses origines et de son sens exagéré de l'autorité... Il était simplement alsacien... mais en 1894, à près de mille kilomètres du Rhin, on ne pouvait nuancer son opinion sur cette province...

Quelques mois plus tard, le 16 août 1894, le curé Hermann mourut. Hippolyte Coste le remplaça.

L'esprit du village se transformait. Depuis vingt ans le village n'était plus isolé. A un kilomètre de la dernière maison existait une petite gare d'où l'on pouvait rejoindre Béziers au sud, Neussargues et Paris vers le nord. Beaucoup de jeunes gens, de jeunes hommes aussi avaient travaillé à la construction de la voie ferrée, des tunnels, des ponts, des viaducs, des gares, des maisonnettes de cantonnier. Ils avaient suivi de chantier en chantier le chemin de Millau, de Marvejols ou de Saint-Flour, ou celui de Bédarieux et de Béziers... Et comme dans « L'appel de la route », d'André Chamson, les jeunes foyers avaient essaimé, leur désir de confort et de sécurité dans l'emploi étant plus puissant que l'amour du pays natal.

Il est vrai que les ressources agricoles de ce petit village ne pouvaient subvenir aux besoins des familles nombreuses. Le nombre de bras dépassait de loin les nécessités.

Le village gardait néanmoins quelque vitalité. Le dimanche était animé de la présence de tous ceux qui revenaient avec fidélité revoir leurs parents et grands parents. A la sortie de la grand-messe, les deux petites places, saturées d'habitants et de visiteurs, donnaient l'impression que rien n'avait changé des traditions et du passé. Mais aux blouses bleues à parements brodés de blanc se mêlaient quelques vestons de drap, et aux coiffes des grand-mères les chapeaux de ville, de tulle ou à fleurs des femmes d'employés des chemins de fer du Midi. Il se mêlait aux familles, des brus, venues d'ailleurs, des gendres aussi, originaires du Languedoc ou de la Montagne. Les conversations

roulaient tout autant sur les petites gares où travaillaient ces employés et les villes qu'elles desservaient, que sur l'état des cultures, des rapports de l'élevage, et la prospérité des caves de Roquefort où certains avaient également trouvé un emploi.

De cette émigration, de ce mixage familial naissait un esprit quelque peu critique, ouvert vers un certain modernisme de mœurs et de pensée, un certain oubli des traditions, une moindre fidélité au culte ancestral. La lecture du journal paroissial écrit par les membres de la « Fabrique » est sans ambiguïté :

« L'assiduité aux offices du dimanche diminue. Les fêtes religieuses sont boudées. Les communions, même pascales, se font rares ».

Le jeune abbé, il avait trente six ans, se sentait responsable de l'âme de ce village ; mais son caractère était à l'opposé de celui de son prédécesseur. D'esprit libéral, tolérant, plus tourné vers la science et sa passion de botaniste que vers quelque prosélytisme religieux, il s'attira l'inimitié des paroissiennes âgées, fort dévotes, et des paroissiens inquiets sur le salut de leur âme. Il s'absentait trop souvent, et on le sait, très bientôt, revêtait un costume civil, redingote et chapeau melon, hors de sa paroisse, quand il assistait à quelque congrès scientifique...

L'évêque reçoit alors des lettres fort vives. Il ne peut pas ne pas en tenir compte, mais intelligemment psychologue et compréhensif, il préférera avertir son curé de l'inquiétude de ses ouailles que le blâmer de son activité extra - pastorale. Hippolyte Coste comprend qu'il se doit de calmer toutes appréhensions. Par sa bonté, sa joviale familiarité, il a déjà conquis les plus jeunes de ses paroissiens. Par la régularité de sa vie sacerdotale, faite de plus de dignité que de rigueur, de plus de tolérance que d'autorité, il en imposera peu à peu à tous les esprits critiques.

Nous pourrions ici citer vingt anecdotes pour démontrer cet état d'esprit et de caractère si exceptionnels en son temps. De nos cousins Louis Roucoules et Marcel Roustan, de notre cousine Mme Louise Roustan, de Madame Borel, de Madame Cahuzac, la nièce de la bonne Marie, de Paul Maurel et bien d'autres Saint - Paulais nous les avons recueillies. Aucune des anecdotes n'est défavorable à sa mémoire. Toutes mettent en valeur son extrême bonté, sa jovialité, sa tolérance religieuse et philosophique et sa passion scientifique.

Il aimait la société, celle des simples comme celle des esprits cultivés. Il se plaisait à se mêler à ses ouailles, ayant pour chacune un mot aimable ou un mot taquin, un compliment ou un conseil, un encouragement ou une consolation... Après la messe, il papillonnait entre les groupes sur les deux places du village et ne regagnait sa cure que lorsqu'il avait ainsi pris le « pouls » de ses paroissiens.

Il aimait que les enfants assistent aux vêpres. C'était pour lui l'occasion de les retrouver à la sortie, et de leur distribuer quelque friandise, issue de son verger ou de ses préparations culinaires aussi savantes que ses conserves florales... Fruits confits, pâtes de coings, confitures de mûres ou d'alises, morceaux de flan ou de fouasses parfumées... Mais il n'aimait pas que les enfants chapardent ni fleur ni fruit. Il était rapide à la course, entraîné qu'il était par ses longues quêtes sur le Causse ou dans les vallées abruptes... Malheur à qui se faisait prendre en flagrant délit. Retenu entre ses larges mains, il était chapitré vertement et conduit à ses parents... mais il intervenait avant de quitter ceux-ci pour que la punition ne soit pas trop sévère...

Aux jeunes filles du village voisin de Saint Jean d'Alcas qui venaient se confesser à Saint-Paul, et avouaient avoir... dansé..., il donnait l'absolution... sans pénitence... Il s'opposait par là au curé de ce village, rigoriste et obtus, qui refusait d'entendre les jeunes filles qui avaient osé enfreindre ses consignes. « D'estre bengudo de ta len, acos uno brabo pénitenco, crézés pas ! », disait-il à ceux qui le trouvaient trop indulgent. « D'être venues d'aussi loin, c'est déjà une grande pénitence, vous ne croyez pas ! »

Quand un jeune couple revenait un dimanche au village, il était naturellement invité à la cure. Quand les vêpres sonnaient, le curé quittait la table en s'excusant et en souriant malicieusement il ajoutait : « Ne vous dérangez pas... vous avez mieux à faire, n'est ce pas ? A tout à l'heure » et il revenait, vêpres terminées, avec les jeunes tourtereaux pour plaisanter mais aussi les conseiller sur leur avenir.

Il aimait aussi surprendre ses invités par quelque farce de son goût et de son invention. C'est ainsi que l'un de nos cousins fut convié à sa table un jour de semaine de la façon suivante : « Tu viendras aujourd'hui à midi au presbytère, nous avons l'Evêque à déjeuner ». Mon cousin tout ému alla se raser, s'habiller en vêtements dominicaux, méditant quelles phrases il devrait prononcer pour être

au niveau de cet hôte illustre. Il arriva au presbytère dès l'angélus sonné, inquiet, intimidé et frappa à la porte, discrètement... c'est alors qu'il vit, attablé auprès du curé, rubicond, jovial, Lévêque, le facteur rural... Le pasteur riait de la mine ébahie de son jeune paroissien.

Les voyages à Saint-Affrique faisaient partie des sorties rituelles du brave curé. Il allait s'approvisionner, tant en papier buvard et en chemises cartonnées qu'en provisions de bouche. Il profitait de ces sorties pour faire visite à son ami le chanoine Tessier, alors à Saint-Gabriel. Dans le wagon qui le conduisait à la Vilotte ou qui le ramenait à Saint-Paul, il était toujours très entouré. Rires et exclamations joyeuses retentissaient jusqu'aux oreilles des voyageurs des compartiments voisins... qui se demandaient comment un prêtre pouvait si facilement distraire ses compagnons de voyage. C'est qu'il était toujours prêt à raconter quelque nouvelle histoire, entendue ou de son crû, et que sa mémoire comme son imagination n'étaient jamais prises de court.

Aux repas qu'il offrait à ses confrères, et qu'il soignait très particulièrement car il connaissait leur gourmandise, il était aussi généreux de paroles que de mets. Il dirigeait avec esprit la conversation sur les sujets les plus divers, donnant à chacun l'occasion de parler, et gardant pour lui les meilleures histoires et les meilleures parodies mimées de la semaine... Mais le soir, à la nuit tombée, il distribuait les reliefs du repas aux pauvres de la paroisse...

Madame Cahuzac, qui n'était alors que la petite Cérone, nièce de la bonne Marie, nous a dit combien le bon curé était soucieux de son éducation scientifique. Il lui montrait les astres que l'on peut observer par les nuits claires, et les désignait par leur nom, et précisait leurs caractères, leurs distances relatives... leur nature avec beaucoup de clarté et de précision. Il aurait aussi raconté l'histoire à sa façon, surtout celle de Napoléon et de l'Empire, qu'il avait particulièrement approfondie... et tout cela dans un style limpide et concret, sans fioritures, mais éloquent..., comme son maître, l'abbé Vayssier.

Il recevait tous ceux qui avaient besoin d'un conseil ou d'une aide. Il avait une certaine compétence juridique mais aussi beaucoup de psychologie et de bon sens. Ventes, achats, testaments, contrats étaient autant son œuvre que celle des notaires. Il en avait d'ailleurs gardé l'égale discrétion.

Tous ces détails biographiques donnent de l'homme une idée fort séduisante. Heureux de vivre, heureux de la joie des autres, charitable, compréhensif, libre d'esprit comme d'allure, sans préjugés, il ne pouvait que s'entendre avec tous ceux qui étaient d'égale bonne volonté.

C'est ainsi qu'il entretenait les meilleures relations avec l'instituteur, Monsieur Nauche.- Il l'attendait souvent à la sortie de la classe et c'étaient alors dans les rues du village, des marches, des pauses, des gestes, des paroles sur toutes sortes de sujets... Or Monsieur Nauche était agnostique, et aurait passé aujourd'hui pour être quelque peu « gauchiste ». Mais il était aussi un excellent maître, au sens noble du terme. Ses élèves, aujourd'hui plus que sexagénaires, se reconnaissent encore au soin qu'ils apportent à leurs écrits et à la précision des calculs qu'ils opèrent. L'abbé Coste avait certes montré quelque humeur lors des événements locaux qui avaient marqué la séparation de l'Eglise et de l'Etat et en particulier à l'heure des inventaires... mais il avait ensuite accepté cette évolution avec beaucoup de compréhension, d'intelligence et de psychologie. Ses paroles ne dépassèrent jamais la mesure d'ailleurs raisonnable, de ses pensées.

On peut donc s'étonner qu'il ait dédié sa Flore en trois volumes à son ami Monsieur Nauche, en signant de son seul nom - Hippolyte Coste-.

Quand on connaît la sincérité et la loyauté de l'homme qu'il fut, la rigueur cartésienne de son esprit, la simplicité classique de son style, cette dédicace apparaît comme l'illustration de cette amitié intellectuelle qui unissait deux êtres par ailleurs si différents, mais également respectables.

Un deuxième homme habitait Saint-Paul, mais seulement pendant les vacances universitaires. C'était Emile Borel, Professeur à la Sorbonne, puis au Collège de France, savant mathématicien bientôt de l'Institut... Il possédait la ferme que son père, pasteur à Saint-Affrique, avait acquise à la fin du XIXe siècle. C'est à Saint-Paul que le jeune savant conduisit sa jeune épouse en 1901, celle qui devait prendre le pseudonyme de Camille Marbo en littérature... C'est dire quel amour il avait des lieux où il avait passé tous les loisirs de son enfance.

Les Borel recevaient à Saint-Paul bien des personnalités parisiennes, du monde scientifique surtout, les Langevin, les Perrin, les Curie et peut-être Seignobos, avec qui ils passaient en Bretagne quelques jours en été.

Entre Emile Borel, fils de pasteur et ami de tant d'agnostiques, et le curé Coste s'établirent aussi des liens d'amitié intellectuelle et une compréhension mutuelle amicale. Madame Camille Marbo dans son dernier ouvrage, une autobiographie bien émouvante, parle avec beaucoup de sympathie de ce curé des fleurs qu'elle rencontrait souvent dans les rues du village.

« Tous les habitants du pays aimaient
leur curé et ils en étaient fiers »

dira plus tard Emile Borel, quand il prononcera son émouvante allocution devant le buste de bronze du chanoine.

Le « petit bossu » était donc devenu l'ami de tous. Mais les années passant, sa santé déjà compromise par les antécédents de son enfance, le pasteur sentit la fin s'approcher... Personne ne s'inquiétait de cette santé, hormis Marie, la bonne fidèle et dévouée, qui grondait devant les écarts de régime et les négligences de son curé. Celui-ci ne se plaignait jamais. Sa jovialité cachait les malaises physiques.

Depuis 1901, date d'une première crise cardiaque, le curé de Saint-Paul traînait une bronchite chronique. Il devait de plus en plus souvent reprendre son souffle et s'arrêter dans ses courses vagabondes... mais il persistait dans ses efforts.

L'un de ses paroissiens, à qui il avait reconduit son fils coupable de quelque espièglerie, après l'avoir rattrapé à la course, lui disait, quelque peu se moquant :

« Moussu lou curat, disiès qu'abiès lo buffo ? A bous beire courri, aco ne se beï pas !! »

Mais en 1923, il sent que sa naturelle résistance faiblit. Lui qui parcourait des dizaines de kilomètres sans repos, parfois plus de cinquante, ne pouvait plus quitter le village. Il aurait tant voulu pourtant donner à l'Aveyron, son pays, la flore particulière qui lui manquait !

Il en fit confidence à son ami, Monsieur Mouret, botaniste comme lui, mais aussi archéologue prestigieux, à qui l'on doit les fouilles d'Ensérune, cette merveille gréco-romaine du bas-languedoc.

L'année suivante, à la même époque, le 29 novembre, un soir d'automne moins d'un mois avant son anniversaire, il s'éteignit doucement dans son presbytère, après quelques jours de maladie. Il mourut dans la même chambre qui l'avait tant de fois vu veiller, réfléchir, écrire et dessiner.

Il n'avait plus d'argent. Ce sont ses amis prêtres qui régleront les honoraires du médecin et du pharmacien. Sa nièce du Mas d'Estioussès, fille de son frère Joseph, hérita de son modeste mobilier ; la Société des Lettres de son herbier et de sa bibliothèque.

Le monde scientifique hérita de sa science.

L'homme de science

La botanique n'est pas une science abstraite. Le chercheur ne vit pas dans un laboratoire, ni confiné dans un bureau. Son domaine est d'abord la Nature, avec ses plateaux et ses monts, ses plaines et ses vallées, ses versants et ses cimes, les roches arides et les grasses prairies, les fossés des chemins et les sentes forestières, les rives humides des ruisseaux ou les abords des marécages aux eaux stagnantes.

Le domaine du botaniste est pratiquement sans limites. C'est le village mais aussi la région, la province mais aussi le pays, et les pays voisins ou lointains. La botanique n'est pas une science du singulier. Sa méthode part de l'observation pour aboutir par confrontation et comparaison à une classification logique des plantes et des fleurs. C'est dire l'étendue infinie de la recherche. C'est dire aussi la nécessité de conserver les spécimens pour les comparer et les répertorier, d'où l'emploi de techniques savantes de dessiccation et d'asepsie, car les plantes craignent les microbes. Tout cela suppose, patience, temps, adresse, science pratique, et constance, mais aussi un idéal et une foi. Il faut souhaiter détenir une vérité, être assuré qu'on y parviendra. Pour Hippolyte Coste on peut se demander si son idéal était de découvrir la vérité. Nous croyons plutôt qu'il était un amoureux des œuvres de la nature, comme notre compatriote Jean-Henri Fabre, l'entomologiste, dont Jean Rostand disait : « On ne sait en définitive s'il a cherché le savoir dans la nature ou la nature dans le savoir ».

La première activité du jeune séminariste de Belmont était née de sa curiosité et de son amour inné de la nature au milieu de laquelle il avait vécu. Mais sous l'autorité de l'abbé Tiquet il avait

commencé à collectionner et à classer ses trouvailles. Bientôt l'élève avait dépassé le maître parce qu'il avait plus que lui le goût de leur connaissance scientifique, c'est-à-dire intime et comparative. Les 800 spécimens de Belmont s'augmentaient sensiblement à Rodez puis à Montclar... En ce dernier lieu nous avons dit que le jeune vicaire correspondait avec des chercheurs appartenant à la société botanique de France. Il était abonné à la revue, et ajoutait à ces articles particuliers l'étude des principes fondamentaux qu'il trouvait dans des ouvrages plus généraux. Dès 1886, à 28 ans, il avait composé sa « Florule de la région du Dourdou, de la vallée du Rance et du Causse Central... » Il pouvait donc, sans complexe d'infériorité, participer au congrès de Millau, cette même année, et s'y faire remarquer.

Dès lors son activité s'amplifie. Il devient correspondant de la société en 1889. Il participe à des échanges de spécimens floraux et à des échanges d'observations avec ses collègues français... puis étrangers. On sait que Monsieur Sarrus s'étonnait avec quelque inquiétude, de ces correspondances insolites... Le voici en 1889 à Paris... Il s'est habillé de sa blouse et son large chapeau de feutre noir. Il se rend compte qu'il détone... En 1890, il a fait confectionner une redingote de drap fin et acheté un melon... Il ne sait pas qu'on pourrait alors le confondre avec Toulouse-Lautrec, son presque compatriote... dont la vie n'a pas la même dignité et le même sens... Mais à Saint-Paul où tout se sait on n'apprécie pas ce conformisme à la mode de Paris... Il revêtra alors plus souvent sa soutane de pasteur.

A Paris, puis à Collioure 1891, à Luchon 1893, et ailleurs il lie connaissance avec d'éminents botanistes de tous pays. Il acquiert à leur contact ce goût de la science que sa première éducation, autodidacte dans son ensemble, ne lui avait pas donné avec assez de rigueur. Il se met à comprendre l'évolution des êtres vivants, plantes comprises, et à établir des rapports entre les conditions de vie, et son déroulement... Il acquiert le sens de la philosophie scientifique de son époque. Dans la petite chambre du presbytère, abandonnant un instant ses buvards et ses planchettes de bois, les courroies et les sangles de ses dossiers, il compare les théories de Jordan et de Linné, et élève sa pensée de la simple connaissance des plantes et des fleurs à la connaissance de leur évolution dans le temps... En 1893 sa Florule du Larzac, du Causse Noir et du Causse de Saint-Affrique est un exemple concret de ses nouvelles préoccupations intellectuelles.

Mais cet exemple suppose aussi bien des cueillettes, bien des sorties en tous lieux, de bien longues courses en montagne, sur leurs versants comme sur leurs cimes, car l'intelligence du botaniste ne s'improvise pas ; elle naît de l'observation directe. On sait l'extraordinaire vitalité de cet être difforme. Il était capable d'accomplir des marches qui auraient épuisé tout homme normal. Et le soir, il veillait pour préparer ses plantes, les dresser entre les buvards, les coller, les serrer dans leurs planchettes de bois, ou pour noter leurs caractères, le lieu et l'altitude de leur découverte et le jour...

De cette activité physique et de cette activité intellectuelle mêlées, naquit et se développa une immense connaissance de la botanique de toute la France. Mais c'est le hasard qui permit au curé de Saint-Paul de donner toute sa mesure. Un éditeur parisien, Monsieur Klincksieck, ayant admiré une flore américaine particulièrement bien illustrée, décida d'en éditer une pour la France. Il demanda au secrétaire général de la Société de Botanique de France, Monsieur Malinvaud, de lui trouver un auteur compétent. Monsieur Malinvaud qui avait lu les articles d'Hippolyte Coste et les avait appréciés, pressentit celui-ci, et lui communiqua l'ouvrage de Britton et Brown qui devait servir de modèle. Après quelque hésitation, bien compréhensible de la part du modeste curé de Saint-Paul-des-Fonts, la tâche fut acceptée avec certaines conditions, plus techniques que financières.

Les trois tomes de la Flore de France furent édités en six ans.

Du 25 juin 1900 au 29 décembre 1906, trois mille espèces furent répertoriées, décrites et illustrées, 1950 pages-4354 croquis. Certes Mlle Kastner, MM. Jolin et Denise, Madame Henricq sont responsables des croquis définitifs mais ils furent dirigés et contrôlés par l'auteur.

Le manuscrit était si parfait qu'il n'y eut besoin que d'une seule épreuve pour éditer le texte définitif. C'est dire la conscience avec laquelle il avait été rédigé. Nous avons pendant deux mois feuilleté et lu ces trois tomes. Nous restons encore, après un an, toujours aussi étonné de la qualité de la présentation typographique, de la clarté des croquis et de la limpidité du style sans fioriture, à la manière d'un Bossuet devenu botaniste. La couleur seule pourrait apporter à ce grand œuvre quelque amélioration sensible.

A Rodez, en l'hôtel occupé par la Société des Lettres de l'Aveyron, nous avons découvert la masse énorme des documents matériels qui ont servi de base à cette Flore de France. Deux salles de six mètres sur quatre sont remplies de rayonnages, en plusieurs allées, à plusieurs niveaux. Plus de 3000 dossiers, sanglés de courroies de toile, contiennent les fleurs desséchées cueillies au cours de cinquante années d'herborisation.

Une bibliothèque rustique, aux portes vitrées, présente les revues et les ouvrages que lisait le chanoine et qui ont servi à sa culture. On y trouve peu d'ouvrages d'histoire ou de philosophie, ont-ils disparu ? Ont-ils été le lot des héritiers familiaux ?

Une malle oblongue, à couvercle bombé, cerclée de lamelles de bois, contient la correspondance du chanoine, soigneusement classée, année par année. Nous n'avons pu hélas personnellement la dépouiller mais nous savons qu'elle est aussi privée que scientifique. Près de cette malle classique des années d'avant 1914, gisent deux boîtes de métal, de section ovale, qui sont l'apanage rituel des récoltants de fleurs. Nous n'avons pas vu la canne qui servait au botaniste de piolet et de pioche tout autant que de support ou d'arme contre les vipères, mais nous l'avons facilement imaginée, ayant vu bien des fois le curé Coste s'en servir pour freiner sa descente quand il descendait à grandes enjambées du Causse du Larzac. Nous avons médité sur ces souvenirs. Méditation banale, certes, sur la vanité de toutes choses ; y compris celle d'une vie bien remplie, mais aussi sur l'étonnant oubli de ceux qui ont profité de sa richesse d'esprit et de cœur. Parce que nous avons respiré le même air et vécu dans les mêmes lieux que le bon chanoine, nous en avons été affecté. Nous avons le culte du souvenir... celui des vieilles choses aussi.

Cette malle qui avait servi au jeune élève de Belmont, au séminariste de Rodez, au professeur de Villefranche, au vicaire de Montclar, à l'étudiant de Toulouse, au vicaire de Saint-Eulalie-de-Cernon et au curé de Saint-Paul nous apparut comme le symbole de la fidélité. Elle avait tout au long de sa vie accompagné le fils de cultivateur qui n'avait jamais renié ses origines. « Je ne suis que le fils d'un paysan. Ma famille était pauvre. Je n'ai pu faire mes études qu'au séminaire », avouait-il à Madame Borel vers la fin de sa vie. Mais il n'y avait aucun regret dans ce constat, aucune amertume dans son cœur, aucune critique dans son esprit.

Il était « devenu ce qu'il était », selon l'expression d'André Chamson, un rouergat courageux et instruit, méthodique, consciencieux, modeste sans hypocrisie, conscient d'avoir rempli sa tâche... à la façon d'un paysan, en amoureux de la Nature.

Les Honneurs et la Mort

Les mérites de l'abbé Coste ne furent que tardivement récompensés. Certes les initiés avaient apprécié ses travaux et sa conscience, mais officiellement ceux-là et celle-ci n'avaient pas été reconnus. Il est vrai qu'avant 1914, Paris était bien loin du Rouergue et surtout du Rouergue méridional, plus tourné vers le Languedoc que vers la capitale. On peut penser également que la botanique n'apparaît pas comme une science importante aux applications économiques rentables... La philosophie de Jean Rostand, « Rien n'est plus beau, plus digne, plus honorable, que de déchiffrer les énigmes que propose le monde vivant », n'était pas encore celle des autorités scientifiques dispensatrices de prix... C'est pourquoi ce n'est qu'en 1910 que le curé de Saint-Paul recevra le prix Coincy, et ce n'est qu'en 1923 qu'il sera fait Chevalier de la Légion d'Honneur.

Nous soupçonnons fort l'influence d'Emile Borel, depuis longtemps membre de l'Institut, d'avoir provoqué cette juste reconnaissance de ses mérites. A la date de l'anniversaire de la naissance de Pasteur, autre savant tourné vers « les énigmes du monde vivant », le gouvernement se devait de récompenser l'auteur de la Flore de France, monument de science et d'art universellement admiré.

La remise de la croix de Chevalier eut lieu à Saint-Paul-des-Fonts. Des centaines d'amis, de prêtres, de parents s'ajoutèrent aux habitants du village pour fêter cette extraordinaire distinction. Chacun s'ingénia à embellir sa maison, les rues, les places et le mail et la petite église. Ce n'étaient dès le matin que jardinières, breacks, landaus attelés de chevaux empanachés, remplis de visiteurs endimanchés. Soutanes sombres, camails mauves ou violets, tenues militaires se mêlaient aux blouses bleues soutachées de blanc, aux vestons de gros drap, aux larges robes des femmes, et des chapeaux de paille claire tranchaient sur les larges feutres noirs.

La croix fut décernée et épinglée par le professeur Flahaut, de Montpellier. Le professeur Flahaut avait depuis longtemps apprécié le curé Coste... d'autant plus apprécié sans doute qu'il était comme lui, un autodidacte de grande valeur. Il était passé de la situation d'employé au Muséum au niveau de la licence ès sciences, puis du Doctorat d'Etat, était devenu assistant au Muséum de Paris, puis professeur à Montpellier. Monsieur Flahaut et sa famille avaient beaucoup fréquenté le botaniste et bien souvent apprécié sa joviale et tonique hospitalité au presbytère de Saint-Paul. Il n'y avait guère d'excursion botanique importante ou de congrès où, depuis trente ans, ils n'aient ensemble participé. C'était donc pour le récipiendaire une grande joie que d'avoir un tel parrain.

Les amis de toujours étaient là. Le chanoine Tessier du collège Saint-Gabriel, l'abbé Bousquet de Saint-Jean-d'Alcas, l'ancien maître Monsieur Sandral, dont les 80 ans expliquaient l'émotion, Monsieur Nauche l'instituteur du village. Sa famille à la tête de laquelle présidait son frère, l'ancien instituteur de Miolles, Joseph Coste, était présente.

Hélas ni ses parents, ni ses autres frères, Sylvain Coste et le père Henri Coste, missionnaire en Chine, n'étaient là. La mort les avait ravis à l'affection de leur aîné... et le père Soulié, l'ami recueilli qui l'avait tant aidé dans sa tâche habituelle, avait lui aussi rejoint le domaine des morts.

Ce fut une journée triomphale dont se souviennent encore ceux qui continuent à vivre leurs dernières années dans ce même petit cirque entaillé dans les flancs du Causse.

*
* *

Le chanoine Coste ne sut jamais qu'il avait reçu l'un des prix les plus réputés de l'Académie des Sciences, « le prix Conti ». La lettre qui devait le lui apprendre ne parvint au presbytère que le 30 novembre 1924, le lendemain de sa mort.

*
* *

Trois ans plus tard, la carrière du savant botaniste fut parfaitement retracée dans une cérémonie tout aussi émouvante que la première mais de façon plus officielle. La Société des Lettres de l'Aveyron, légataire des œuvres du chanoine et de son herbier, avait tenu à perpétuer le souvenir de l'illustre botaniste. Elle avait fait exécuter par un sculpteur rouergat de grand talent, Marc Robert, un buste de bronze. Celui-ci devait être placé sur une stèle de pierre blanche dressée sur un soubassement de granit. L'ensemble serait édifié sur le mail de l'église, face au Larzac.

L'inauguration du monument eut lieu le 16 août 1927.

C'était l'époque des vacances. Saint-Paul regorgeait d'estivants.

De nombreux amis et bien plus encore de curieux attirés par la présence assurée de Mgr de Ligonhès, évêque de Rodez et de Monsieur Emile Borel, représentant l'Académie des Sciences, ancien ministre, député et maire de Saint-Affrique, avaient rejoint les notabilités et les personnalités locales.

Nous étions en permission, en visite chez nos parents de Saint-Paul. C'est dire que nous n'avons rien manqué de cette cérémonie et qu'elle est toujours présente à notre esprit. D'autant plus présente qu'elle correspondait en tous points à ce que nous pouvions souhaiter de meilleur à celui qui avait toujours été si gentil à notre égard.

Trois allocutions, un peu longues, mais écoutées dans un silence religieux, de M. Nauche, de M. E. Borel et de Monseigneur l'Evêque de Rodez, tracèrent de l'homme, du savant et du prêtre, le portrait le plus fidèle, et cela sans fausse note, sans excès de louanges, sans redondance ni éloquence abusives...

Je ne passe jamais devant ce buste de bronze sans admirer l'éternel sourire du chanoine. Il y a de l'ironie et de la douceur dans les yeux... moins de mélancolie que de sérénité.

Certes le chanoine Coste ne parcourra plus ce Larzac tant aimé, ne grimpera plus les sentiers bordés de noisetiers, ne se courbera plus vers les petits œilletons au parfum poivré qui poussent sur le Causse vers la fin du printemps... mais il sait qu'il a accompli, lui, le petit paysan « mal formé et mal dégrossi » une tâche enivrante et passionnée, celle de faire mieux connaître la Nature, ce don de

Dieu, pour la faire mieux aimer. Et c'est ce qui explique que nous ne sommes jamais attristés de revoir ce buste de bronze.

Il a l'Eternité tonique d'un grand exemple.

L. Roucoules

Président de l'Aveyronnaise de Paris

Article mis en ligne avec l'aimable autorisation de la Revue du Rouergue.